

ASSOCIATION MARCEL HICTER POUR LA DEMOCRATIE CULTURELLE - FMH

Note de lecture : Apprendre à Désapprendre

Sur base de *Learning to Unlearn. Decolonial Reflections from Eurasia and the Americas*, de Walter D. Mignolo et Madina Tlostanova¹

Par Mathias Mellaerts, chargé de mission, Association Marcel Hicter

19 février 2019

Note de lecture : Apprendre à Désapprendre

Sur base de *Learning to Unlearn. Decolonial Reflections from Eurasia and the Americas*, de Walter Mignolo et Madina Tlostanova¹

Par Mathias Mellaerts, chargé de mission, Association Marcel Hicter

Walter Mignolo est un chercheur argentin, professeur de sciences humaines à l'Université Duke aux Etats-Unis. Il a publié de nombreux ouvrages sur la sémiotique et la théorie littéraire. Il s'est particulièrement intéressé aux concepts de « colonisation mondiale », de « géopolitique du savoir », de « transmodernité » et de « pensée frontalière (Border-Thinking) »². Madina Tlostanova est une chercheuse et écrivaine russe, professeure de philosophie à la RANEPa (Académie russe de l'économie nationale) à Moscou. Elle a notamment travaillé sur « l'esthétique transculturelle » et sur « les interprétations post-décoloniales des subjectivités, de la fiction et de l'art contemporain post-soviétiques »³. Mignolo et Tlostanova ont participé au développement du concept de « décolonisation ».

Pour les auteurs, bien que la colonisation ait pris fin avec celle des Amériques au XIXe siècle et celle d'une grande partie du sud de la planète à la fin du XXe siècle, l'impérialisme occidental et la mondialisation perpétuent des inégalités sociales, « raciales », « ethniques », « anthropologiques » ou « nationales ». Le terme « déco-

lonisation (Decolonization) » fait référence à une approche analytique qui vise à promouvoir des pratiques socio-économiques et politiques opposées aux piliers de la civilisation occidentale, à la colonialité et la modernité. Cette « décolonisation » tend à questionner les pratiques stigmatisantes, mais également la nature même des grilles de production des savoirs qui donnent naissance à ces pratiques⁴. Dans ce sens la « décolonisation » invite également à une véritable critique épistémologique.

L'ouvrage *Apprendre à désapprendre : réflexions décoloniales à propos de l'Eurasie et des Amériques (Learning to Unlearn : Decolonial Reflections from Eurasia and the Americas)* présente le cadre historique décolonialiste dont l'origine serait située en Amérique latine⁵. Le livre vise également à intégrer l'Asie centrale (les anciennes républiques soviétiques et certaines parties de la Russie) dans cette perspective. Un autre objectif est de présenter une critique des sciences humaines en termes de formation et de tracer une voie pour la réhabilitation décoloniale de ce sujet. La première partie du livre présente le cadre décolonial, la deuxième partie traite des questions du genre en Asie centrale et la troisième partie, propose une critique des concepts de l'Homme, des droits de l'Homme, de la citoyenneté mondiale et des sciences humaines.

Pour les auteurs, le « décolonialisme » peut être considéré comme une extension de la « théorie de la dépendance ». Cette théorie qui date des années 1960 à 1970 avance que les pays les plus riches ont besoin des plus pauvres afin de s'assurer de la continuité de leur croissance. Dans cette perspective, les pays les plus pauvres sont dans l'obligation de fournir des ressources naturelles ou de la main d'œuvre bon marché aux pays les plus riches⁶.

Les auteurs estiment que toute la rhétorique de la modernité ainsi que toute la production de savoir qui en émane viennent soutenir cette relation de dépendance. C'est pourquoi le livre

définit la modernité comme l'épistémologie « point zéro (zero-point) » de l'ouest⁷. La « rhétorique de la modernité » consiste en un récit des progrès historiques de l'humanité vers

la vérité et l'émancipation dont la « colonisation » est constitutive. En effet, dans cette perspective, les notions modernes « d'universalité » et de « progrès » exigent l'exclusion de ceux qui ne se conforment pas pleinement à la notion moderne d'humanité, les « misérables de la terre »⁸. Pour Mignolo et Tlostanova, si le capitalisme semble constituer un élément clé de la colonisation, il n'en est pas l'élément déterminant. En effet, c'est la conquête espagnole et portugaise des Amériques qui sont aux origines de la modernité ainsi que de la colonialité⁹.

Pour les auteurs, il n'existe pas de point de création de savoirs en dehors de la pensée occidentale moderne. Toutefois, il existe une possibilité de créer un savoir pluriel quand « l'extérieur crée par l'intérieur »¹⁰. Cette perspective est incarnée par des peuples non occidentaux, qui, en tant qu'exclus et dominés, sont en même temps nécessaires et extérieurs à la suprématie et à l'universalité occidentales. Cette position dans laquelle se retrouvent ces peuples est appelée « la frontière » et donne lieu à une « Pensée-Frontière (Border-Thinking) »¹¹. Penser depuis la frontière constitue une « désobéissance épistémique »¹² qui offre la possibilité de sortir de l'universalisme et de penser la pluralité. Comme le soulignent les auteurs, cette perspective est radicalement différente des courants de pensée tels que le « postmodernisme » et le « postcolonialisme », qui, malgré leur attitude critique vis-à-vis de la modernité, naissent de la modernité et restent circonscrits en son sein et sont donc « obéissants ».

La partie de l'ouvrage qui traite de l'héritage soviétique et impérial de l'Asie centrale par la Russie illustre bien cette problématique. L'argument avancé ici est que la modernité et la conquête soviétiques étaient une imitation de l'Europe, aboutissant à une « modernité déviante »¹³. La pensée orientaliste russe a imposé des

relations maritales en Asie centrale sur la base de la distinction binaire moderne / traditionnel. De la sorte, étaient considérés comme modernes les normes féministes occidentales opposées au patriarcat. Or, pour les auteurs « la nature patriarcale de la société traditionaliste est un mythe occidental »¹⁴. Ceci a eu pour conséquences d'éradiquer les formes de pensées indigènes et non occidentales et de les remplacer par des catégories occidentales universalisantes. Ceci a entraîné la marginalisation de tous ceux qui pensaient dans ces catégories traditionnelles, à l'exception de certains marginaux qui font appel à des traditions mystiques et « non rationnelles » ainsi que certaines propositions artistiques.

En synthèse, le problème des concepts émancipateurs occidentaux (liberté, égalité, humanité, etc.) est, selon Mignolo et Tlostanova, qu'ils reposent sur une définition universalisante de l'humanité qui est en réalité exclusive et particulière à l'Occident. La nature et le contenu de la « Pensée-Frontière » devrait pouvoir contrer cette position. Malheureusement le contenu de cette pensée n'est jamais clairement définie par les auteurs. Il semble qu'une sorte de pensée pré-moderne non occidentale en soit à la base, telle que la celle du chamanisme ou du soufisme dans d'autres cas. Cependant, il est difficile de comprendre en quoi cette pensée invite au pluralisme plutôt qu'à l'universel.

Conclusion

Bien que l'ouvrage prenne comme point de départ un certain nombre de critiques convaincantes et préexistantes à la pensée moderne, il n'offre pas de solution aux problèmes difficiles qu'il soulève pour l'action politique à laquelle il invite. Le livre ne parvient pas non plus à défier la modernité à laquelle il « désobéit ».

En revanche, la proposition – qui traverse tout l'ouvrage – d'apprendre à désapprendre nous semble véritablement intéressante. Il ne s'agit pas ici d'opposer l'apprentissage du savoir au

désapprentissage, mais de valoriser le fait que toute acquisition de connaissance vient nécessairement remettre en cause un certain nombre de préconceptions. Dans le domaine éducatif, cette idée n'est pas nouvelle, on sait au moins depuis Bachelard que « esprit à l'âge de ses préjugés¹⁵ ».

Pourtant, l'originalité de Learning to Unlearn est de chercher à en faire une véritable méthode épistémique en invitant à penser les différences culturelles sans les appréhender d'après un savoir fondé sur la raison coloniale. Dans ce processus de « désapprentissage », il est nécessaire de placer sur le devant de la scène des productions symboliques ainsi que des revendications identitaires et culturelles qui ont été passées sous silence. La ville de Bruxelles et son patrimoine sculpté se référant à la colonisation du Congo offrent un beau champ de réflexion en la matière. Si les vestiges de cette Histoire du pays sont bien visibles dans les rues de la capitale, malgré de fréquentes revendications de collectifs ou d'associations militante, le travail de mise en contexte de ces traces dans l'espace public est pratiquement inexistant.

Bibliographie

Salomón Kalmanovitz, Anne-Marie Métaillé, « « Théorie de la dépendance » ou Théorie de l'impérialisme ? », in: Sociologie du travail, 17^e année n°1, Janvier-mars 1975. pp. 78-104.

Walter Mignolo, *The Darker side of western modernity: Global futures, Decolonial Options*. Duke University Press, 2011.

Madina Tlostanova, Walter Mignolo, *Learning to Unlearn: Decolonial Reflections from Eurasia and the Americas*, Ohio State University Press, Ohio, 2012.

Site internet de Walter Mignolo
<http://waltermignolo.com/>

Notes

1 Madina Tlostanova, Walter Mignolo, *Learning to Unlearn: Decolonial Reflections from Eurasia and the Americas*, Ohio State University Press, Ohio, 2012.

2 Site internet de Walter Mignolo
<http://waltermignolo.com/>

3 *Ibid.*

4 Walter Mignolo, *The Darker side of western modernity: Global futures, Decolonial Options*. Duke University Press, 2011.

options. Durham and London: Duke University Press, 2011.

5 Madina Tlostanova, Walter Mignolo, *op. cit.*

6 Salomón Kalmanovitz, Anne-Marie Métaillé, «Théorie de la dépendance» ou Théorie de l'impérialisme ?. In: Sociologie du travail, 17^e année n°1, Janvier-mars 1975. pp. 78-104.

7 Madina Tlostanova, Walter Mignolo, *op. cit.* p. 42.

8 *Ibid.*, p. 2.

9 *Ibid.*, p.199.

10 *Ibid.*, p. 19.

11 *Ibid.*, p. 7.

12 *Ibid.*, p. 160.

13 *Ibid.*, p. 123.

14 *Ibid.*, p. 129.

15 " Quand il se présente à la culture scientifique, l'esprit n'est jamais jeune. Il est même très vieux, car il a l'âge de ses préjugés. " Gaston Bachelard, *La Formation de l'esprit scientifique*, Vrin, Paris.